

La ville de Varsovie
Inédit de Jacques Ferron

Jacques Ferron

Number 196, May–June 2004

Actualité de Ferron

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19420ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferron, J. (2004). La ville de Varsovie : inédit de Jacques Ferron. *Spirale*, (196), 13–15.

LA VILLE DE VARSOVIE

INÉDIT DE JACQUES FERRON

LE PAS de Gamelin, qu'il ne faut pas confondre avec le texte éponyme paru dans La conférence inachevée en 1987, est une œuvre essentiellement inédite dont seuls quelques fragments ont été publiés. Grand œuvre inachevée, « impubliable » aux dires mêmes de Jacques Ferron, cet ouvrage majeur sur « la folie et ses cantons » aura marqué les dernières années de l'écrivain. À la faveur de la réédition récente de L'exécution de Maski (Lancôt éditeur, 2003), qui dans les faits correspond à un des chapitres du Pas de Gamelin et constitue donc le fragment le plus connu de cette œuvre inédite, il nous a semblé opportun, mais surtout des plus intéressants pour les lecteurs de Jacques Ferron, de publier un autre morceau de ce manuscrit désastreux auquel empruntent le film Le cabinet du docteur Ferron de Jean-Daniel Lafond et la pièce Un carré de ciel de Michèle Magny. « La ville de Varsovie », que nous publions avec l'aimable autorisation de la famille et de la Succession Jacques-Ferron, correspond au troisième chapitre du Pas de Gamelin, selon une organisation probable du manuscrit par l'auteur, et relate le voyage troublant de Maski à Varsovie, celui-là même dont il fait mention dans L'exécution de Maski.

Ogou Ferraille s'éteignit avec des grondements sourds, échos de son dernier fracas, sous un soleil obscur, gris de cendre, parmi les ruines et la désolation, et l'on souhaita qu'il fût mort comme tous ceux qu'il avait tués par la guerre dont il était le dieu, et plus encore, mort à jamais et qu'on n'en parlât plus. On rebâtit la ville neuve hors des années où la ville ancienne avait été détruite, entre les deux temps que sont le futur antérieur et le présent toujours à venir, dans une solution de continuité qui fût un lieu de paix durable, pour ne pas dire éternel — on se garda en effet de le dire, on le pensa néanmoins, ah ! juste un peu, un p'tit moment réprimé qui revient sans cesse avec ce mot qu'on ne cesse pas de taire, que l'on goûte à défaut de le dire, de sorte que l'on ne nomme pas cette ville Varsovie sans rester interdit et songeur avec une arrière-pensée dans la tête, un arrière-goût dans la bouche, une saveur craintive qui revint à Maski durant toute une semaine, de miel quand il appréhendait la cendre et que d'un jour à l'autre le bel octobre ne se dédisait pas, d'un bleu vaporeux, un peu brouillé par la douceur du temps.

Chaque nuit, de sa haute chambre au Grand Hôtel, il se réveillait pour entendre tout bas, dans l'avenue profonde et déserte, les pas que faisait sur l'asphalte le cheval d'une incroyable charrette, assurément conduite par le diable, comme

le chantait feu le grand-père d'aussi loin que le village des Ambroises, « sorti des enfers pour ramasser son monde », de sorte que Maski attendait que les pas du cheval fussent éloignés, sinon imperceptibles, avant de se rendormir, se disant toutes sortes de choses à propos de la ville, du diable et d'Ogou. On ne se parle pas tout seul. Au contraire, on s'écoute en silence. Ainsi naît une pensée dans le secret, qui reste secrète tant qu'on ne la publie pas. Elle est une digression solitaire qu'on s'offre généralement tôt, par curiosité pour soi-même, sans souci des autres et des dieux, à l'âge de la complaisance et des transgressions inavouées. Tel Narcisse sur la fontaine, on se penche sur une trame pour donner forme et visage à ce qu'on est devenu avec des mots appris et des façons anciennes, à son propre insu. À ce moment d'émergence, à ce point nommé, l'écriture semble de peu de conséquence, à la portée de chacun : tout le monde y passe et rare est celui qui reste pris, voire unique quand on redonne à son mythe tous les avatars qui assurent sa pérennité. Seulement, voilà : il est considérable, il se nomme Orphée, et l'on peut se demander, parce qu'il ne cesse pas de renaître, s'il ne laisserait pas de plus, en chacun, une cicatrice secrète, un deuil qu'on ne porte pas et qui n'en serait que plus vivace.

Nelligan restait devant un miroir éteint, songeur et comme aveuglé. Quand je le visiterai dans son désert, sa Thrace, son Éthiopie, à Saint-Jean-de-Dieu, il y a de ça quarante ans, il avait changé d'écorce ; l'homme mûr et rugueux recouvrait l'adolescent exalté de soi, par soi-même, pour soi-même, tel un songe, et qui avait la peau lisse, la bouche fraîche, qu'on avait porté en triomphe naguère, jadis, si léger, après le miracle d'une déclamation ; maintenant, à la fois si près de lui-même et si loin, il semblait devenu si lourd qu'il se fit prier pour se lever de sa chaise berçante et que debout il resta accablé, sinon consterné, consternant pour nous. Il déclama quand même la « Romance du vin » ; elle avait perdu son âme et nous ne fûmes point enivrés. Après m'avoir donné en autographe un quatrain de Verlaine signé Nelligan, il retourna en traînant la savate à sa chaise berçante. C'était un vieux Narcisse, le poème aboli ; c'était la fontaine tarie, la tombe de Narcissa. Cet homme était fameux : après sa transgression, il ne se retournait pas contre le monde comme le Narcisse de Jean Racine ; il le subissait comme un vieillard ordinaire, entouré d'égards par les Sœurs qui le soignaient comme leur père. Est-ce à cause de toutes ces cérémonies qu'on lui accordait, soit pour le montrer, soit pour qu'il se produisît et nous laissât un grand souvenir, je penserai à lui

quand j'entendrai peu après la Pavane pour une Infante défunte, quand je lirai le sonnet de Gérard de Nerval ; je connus la musique d'Orphée, je sus que le château d'eau de Saint-Jean-de-Dieu, rouge, inutile, absurde, était la Tour abolie du prince d'Aquitaine. Plus tard, beaucoup plus tard, quand Maski tenta de dénigrer Saint-Denys Garneau parce qu'il admirait Madame Anne Hébert et « Le Tombeau des Rois », il ne réussira qu'à le célébrer comme un avatar d'Orphée, tel Rimbaud, jugeant au type et non à l'œuvre, laquelle s'apprécie autrement, par rapport au pays à un moment donné, selon une valeur ainsi fixée. C'est ainsi qu'il a aimé Césaire, son français somptueux et la magie effarante du Retour au pays natal. Le 7 septembre 1973, peu avant son départ pour Varsovie, lors d'une sorte de réunion d'écrivains de toutes les couleurs, Maski imposait cavalièrement son éminent confrère, le médecin de Haïti, le Docteur Jacques Stephen Alexis : « J'aimerais que notre réunion se fasse sous le signe de Jacques Stephen Alexis, le grand romancier des Caraïbes qui a eu les yeux crevés, qu'on a tué il y a cinq ans (une chose que l'on ne sait pas beaucoup), tué, les yeux crevés, lui, l'auteur de *Compère Général Soleil*. Il me semble que ça serait plus approprié, parce que l'unité des Amériques, je veux bien croire que c'est frappant, frappant par la victoire de l'Europe sur un continent asiatique, mais ça suppose pas mal de violence ; et la mort de ce confrère que l'on n'a pas évoquée, qui est mort comme Édipe, les yeux crevés, qui se nomme Jacques Stephen Alexis, auteur de *Compère Général Soleil*, je crois que cela serait un signe plus juste que André Belleau ou Andrés Bello du côté de Maskinongé et de Saint-Justin. »

Avec une telle préparation, à l'occasion d'un autre concile, cette fois sur la médecine et la paix, ayant reçu pour se retrouver dans Varsovie un beau livre intitulé *L'Ascension* par Georges Lisowski, le traducteur, son ami, je crois, qui lui a servi de guide Michelin toute la semaine, Maski ne pouvait qu'appréhender, plus effrayant que Baron Samedi, le retour d'Ogou Ferraille. Certes, ce dieu de la guerre est particulier aux Caraïbes, mais on peut le concevoir en Pologne, étant donné, disait Georges, que tout Polonais est aussi, dès qu'il lui plaît de s'aventurer dans l'île de Papa Doc et de Stephen Alexis, de nationalité haïtienne par l'ordonnance de Toussaint Louverture, le premier des libérateurs des Amériques. Maski a bien fini par le trouver, ce dieu maudit, même par l'entendre lors du seul grand voyage qu'il se soit jamais permis, à Varsovie justement. Haïti, faute de s'y rendre comme il en a rêvé souvent (au point d'avoir commencé un



Claudine Cotton, *Chorale*, 1999. Dans le cadre de *Attention le mascaret ne siffle pas*, Symposium en art actuel de Moncton, mon action consistait à cueillir des pulsations cardiaques (67), au hasard des rencontres, sur la rue principale et autres lieux publics de la ville. Les pulsations ont par la suite été montées en chorale : œuvre sonore de trois minutes, où se superposent graduellement toutes les pulsations récoltées. Photo : Francine Dion.

roman qui se passe au Cap et à Port-au-Prince), c'est un pays qu'il a appris par la bouche des Haïtiens. Présenté à Maximilien Laroche, Maski lui demanda s'il était Capois. Laroche lui tendait la main avec cet air un peu rieur de ceux qui ont déjà vécu dans la plénitude d'un espace comique, bien avant Notre Seigneur Jésus-Christ. Il perdit son air de bénignité et regarda Maski, cette fois, pour le voir, avec l'attention d'un puriste romain :

— Vous connaissez le Cap?

— Oui, un peu.

Il ne lui demanda pas comment. Les Isles sont de prodigieuses complications, non seulement dans la mer des caraïbes mais un peu partout. On y est devin, complexe, successif, mais cela se fait si vite qu'on est souvent rejeté dans la complexité avant de savoir ce qu'on a deviné, cavalant ses états successifs. Cela nuance le regard, dédouble la question que Maximilien Laroche pose. Il dit : « Vous connaissez le Cap? », mais en même temps se demande en sourdine comment Maski sait qu'il en vient. Maski n'en savait rien, c'est Laroche qui le lui a appris. Il était tombé pile tout simplement. Exit le juriste romain. Deux joueurs se serrent la main. Ça réchauffe le cœur. Puis quelques années passent et voilà Maski préfacier d'un livre écrit serré, d'un livre très sérieux, très savant, et pourtant qui donne lieu et place au rêve et au jeu — un livre d'universitaire qui fera cavalier son lecteur pourvu que celui-ci sache le refaire à l'envers et de petits caractères mystérieux, noirs sur blanc uniforme, recréer la lumière. On lui refile ici un conseil déjà donné par un gypsie britannique. Il se nomme John Richmond. À Maski il a appris de saisir dans une œuvre de critique et de réflexion le *shadow* de ce qu'elle est, beaucoup plus qu'elle ne montre, et

de tirer la couverture tout doucement, pas trop vite à la fois, pour bien la découvrir. En d'autres termes, le livre de Maximilien Laroche n'a pas été écrit pour la lecture rapide.

Au Cap, Dessalines trouva les mots congrus pour déclarer l'indépendance de son pays, lui rendant d'abord son nom amérindien, ce qui mit au lieu dit Cap Français le lieu dit Cap Haïtien. C'est de ce pôle ancien, en passant par l'autre pôle, celui de Port-au-Prince, que l'on est parti pour maronner le monde. « Comment l'aïje su? Et quand? Eh bien, voici... Mais que l'on comprenne bien que, moi, je pars d'ailleurs, sans vraiment partir : je bouge à peine ». Et Maski de s'expliquer : primo, à partir d'un point donné, celui où il se tient, il déploie le ciel comme un filet jeté pour s'emparer du monde. Ce filet moucheté, la nuit, dont la sorgne blême éteint les étoiles, préparant la course du soleil, ce filet, il n'a jamais osé le retirer de peur d'être écrasé par sa prise en même temps que son pays, au point donné. Et puis, il y a peut-être un autre ciel au-delà de ce ciel déjà démesuré... Tout devient prodigieusement compliqué quand les effluves des Caraïbes remontent vers le nord. Maski le sait de deux façons, la première par les petits mythes venus de France, qui ont été repiqués sur les rives du Saint-Laurent, dont il connaît les variantes du Missouri, qu'il voit ensuite se perdre dans la luxuriance de Haïti; la deuxième par la constellation des Isles quand, au-dessus de la Colombie, l'Amérique restait nébuleuse — c'était au temps de Rabelais dont la verve est antillaise, c'était au temps du pays québécois, canadien, du pays auquel Maski donnait lieu dès 1949 et qu'il ne cesse pas de maintenir depuis.

Deuxio : en 1949, Maski se la coulait douce au Royal Edward Laurentian Hospital, à Sainte-

Agathe. C'était durant le mois jaune, qui appartient un peu à la sorgne et beaucoup à la corneille. Il a peut-être vu Gaston Miron, de noir vêtu, partir de son village, mais ne le connaissait pas et n'en a fait aucun cas. Par contre, il y a connu un Capois, de dix ans son cadet, en qui il s'est reconnu, se demandant pourquoi il venait de si loin pour être triste, le ventre ballonné de l'air anglais et aseptique qu'on lui avait injecté dans le ventre, car la mode était alors de traiter la tuberculose par le pneumopéritoine. Ce n'est pas Maski qui se serait laissé faire ça. Il était médecin, capable de se défendre contre les médecins. Le jeune Capois ne l'était pas. On le lui avait fait. Ses parents éperdus, d'une gent diplomatique plus polie, plus distinguée que l'ordinaire, car elle parlait à l'aquarelle avec la touche si fine, si aisée, du XVIII^e siècle, avaient appris qu'il n'y avait rien de mieux pour soigner le poumon que le Royal Edward Laurentian Hospital et pensèrent qu'ils devaient l'y mettre. Ils l'y mirent, quitte à venir d'aussi loin que Boston pour le voir, ce pauvre garçon qui, lui, regardait au-delà de Boston par les grandes baies vitrées de ce sanatorium, à Sainte-Agathe. Maski avait fini par éprouver sa nostalgie du pays natal et il avait très bien compris qu'il était malade d'exil, malade d'être captif d'une langue faite qui n'était pas la sienne, si belle fût-elle, cette langue si fine que ses nuances mêmes étaient abstraites et sans odeur. Ah! qu'elles étaient prenantes alors, les effluves des Isles, assez semblable à cette viande de caribou dont on vous fait parfois cadeau, l'automne, une viande dont le goût, passé le pourri, est ce qu'on connaît de plus exquis en fait de délices.

Maski ignore ce qu'il est devenu, ce garçon si malheureux avec son petit bedon de femme. Il peut dire, cependant, lorsqu'il est reparti de

Sainte-Agathe, cette fois au train de l'écriture dans un petit livre un peu confus, qui s'intitulait *La nuit*, qu'il a repris et qui se nomme maintenant *Les confitures de coings*, il peut dire qu'il a voulu sauver sa mère cadette, morte du souffle trop court, d'une grâce qui agonise, devenue factice, sa mère cadette du XVIII^e siècle, et qu'il y est parvenu, par je ne sais quelle alchimie, en la faisant renaître sous les traits de Barbara, la p'tite négresse de Sydney.

— Vous disposez un peu trop familièrement de nous, prétendra Edouard Glissant, fâché comme une idole sur son quant-à-soi, lors du concile des écrivains, le 7 septembre 1973. Maski lui répondra, à ce Martiniquais impressionnant, qui le sait et en abuse, qu'il dispose des Caraïbes comme de la Pologne, juste un p'tit peu, ce qu'il lui faut et que rien ne l'empêche d'en user de même; que, par exemple, il n'a retenu du poème d'Aimé Césaire, *Retour au pays natal*, que la neige. De Haïti, à part la pagaille tropicale, un espace absolu, le ciel cosmique d'où Papa Doc voit tomber Jacques Stephen Alexis, les yeux crevés comme dans le *Roi Lear*, comme Œdipe-Roi, il a gardé l'extraordinaire mythologie, Baron Samedi et surtout cet Ogou Ferraille, dieu de la guerre, qui l'attendait à Varsovie, le mois suivant. Là, il l'entendra parler, ce dieu maudit, par la bouche maudite d'un Français de France, un psychiatre de prison, un médecin terroriste nommé B. Schmitt, aussi maudit que le grand-père de Jean-Paul Sartre : « Ogou Ferraille, a-t-il proclamé, doit régner, car c'est lui qui donne sa virilité à la paix ». Maski criera au fou dangereux, de toute sa force lui répondra en le huant, honteux d'être Français comme ce dément venu d'Alsace. La huée n'est pas permise dans les congrès internationaux. L'étiquette veut qu'on s'y taise, au plus qu'on sorte avec précipitation comme le fit le Docteur Junod avec un fameux résultat : Maski a pensé qu'il éprouvait un pressant et fâcheux besoin. Les confrères polonais se contenteront de dire doucement dans l'antichambre que le confrère Schmitt avait commis une erreur, mal venu de sa province si souvent ravagée par la guerre, peut-être amnésique.

Maski venait d'entendre un autre délire à la sortie de l'Hotel Metropole, tenu par des Flamands catholiques. Son guide, publié chez Gallimard, l'avait prévenu qu'il y trouverait des putains. Il n'en vit point. Le portier lui avait remis son pardessus de cuir, tout à fait inapproprié, ce jour-là, en feignant d'en admirer la souplesse. « Ah! Monsieur! S'il-vous-plait, Monsieur ». Maski avait déposé une pièce d'étain creux sur le comptoir, son zloty le plus considérable. Le Flamand, après l'avoir regardé avec un peu de pitié, sortit de dessous le comptoir une pièce plus lourde, d'argent massif, à l'effigie du maréchal Staline, qu'il laissa tomber sur le comptoir, pleine, effrayante à cause du Géorgien narquois. Justement Maski partait pour aller vers le Palais de la Culture, d'un style victorien pré-historique, don personnel du camarade Staline à la ville de Var-

sovie qu'il avait contribué à ruiner en retenant ses armées. Maski laissa au Flamand hilare l'étain et le sterling, prit son manteau et sortit de l'Hotel Metropole. C'est alors qu'il a entendu les filles d'Ogou Ferraille annoncer la venue de leur malheureux frère qui parlait seul, n'écoutait pas, dans l'impossibilité de le faire et qui par conséquent parlait, parlait et n'apprenait jamais rien. Qui parle seul, sans avoir prévu ce qu'il dira faute d'un système, d'une réflexion de faits vécus pour les grouper et les classer, faute d'une préparation, de la mise au point d'une stratégie en vue d'une action verbale, déclamatoire, bientôt ne sait plus ce qu'il dit. Ce délire le rappelle à la raison s'il en a une; s'il l'a perdue, il continue. À qui parle-t-il ainsi? Voilà ce qu'on se demande. Et qui l'accompagne? Ses sœurs, les ombres, peut-être des âmes du purgatoire, les filles d'Ogou Ferraille. Leur frère est fou sans être sot pour autant; en public, il leur parle et s'apprend en définitive qu'il ne veut rien savoir de ce qu'il dit, hélas!

Maski n'aperçut pas les annonciatrices, ces ombres qui, lasses d'entendre discourir leur frère, aussi honteuses d'elles-mêmes que de lui, s'étaient mises à l'abri des piétons, autour de lui; cette foule se pressait vers le souterrain de la rue Marszalkowska, à trente pieds de l'Hotel Metropole, qui permet de passer la rue Swietokrzyska et d'atteindre les verdures du Palais où Maski justement s'en allait; cette foule silencieuse, tous ces piétons anonymes semblaient entraîner contre son gré le fils d'Ogou Ferraille, drôle de petit homme, chamarré d'un blouson kaki, de deux brochettes de médailles, de rubans, furibond, gesticulant et parlant à ses sœurs cachées qui, sans l'avoir abandonné, ne l'écoutaient pas. Les piétons ne l'écoutaient pas, non plus, silencieux, sans égards ni déférence, marchant vite, tout simplement. D'ailleurs, qu'auraient-ils pu entendre au polonais du fils d'un dieu, d'un débit trop rapide, d'une véhémence insensée? Il s'adressait à une passante qu'il avait prise sans doute pour le mannequin d'une de ses sœurs. Cette passante était une jolie fille, bottée à l'avantage de ses mollets, peut-être un peu trop jeune pour lui. Maski crut d'abord à une querelle d'amoureux. La jeune femme la subissait en silence. Que pouvait-il lui dire, seigneur, par ce beau jour d'octobre, bleu, d'un bleu rendu un peu confus par le déclin du soleil, par la douceur du temps et le miel de la saison? À Varsovie, la guerre est Tabou. Maski ne savait pas encore qu'il était le malheureux fils d'Ogou Ferraille. L'hélianthe bleu à cœur jaune était en fleur dans la vitrine des fleuristes. Une montre à boîtier doré, médaillon et chaînette, faisait nouveauté. Maski en avait acheté une pour Jéricho, sa fille lointaine, à la fois pertinente et démonstrative. Cette montre coûtait trois cents zlotys, presque rien. La jeune passante, invectivée par l'ancien militaire, la portait déjà à son cou. Le soir même, quand il revint du Palais et se trouva, porteur de kilos noirs (c'est ainsi qu'on nomme le caviar russe au Grand Hôtel quand on le vend, bien entendu,

au marché noir) chez son ami Georges Lisowski qui l'avait invité à souper, il sera un peu surpris de l'apercevoir enrichi sur la gorge de l'épouse simple et discrète du plus fastueux des hommes, d'un paon polonais qui fait la roue chez lui, rue Wiejska. Cette montre était vraiment à l'heure du jour.

Pour le moment, le fils d'Ogou Ferraille ne savait rien du retrait de ses sœurs, ni de la paix faisant écho à son discours. Maski remarqua d'abord la passante, puis l'aperçut comme malgré lui, alors qu'il pensait surtout à son pardessus de cuir noir, si pesant au bras et qu'il pressait contre lui, comme pour le cacher, encore intimidé par les compliments dérisoires du portier flamand et par le profil insolent de Staline. Ce manteau, lui, n'était pas à l'heure du jour. Loin d'en être fier, Maski l'aurait volontiers porté par dessous pour le cacher. Et le voici soudain encadré par des sœurs furtives, impitoyables, garantes des propos indignés, plus véhéments que cohérents, de leur frère. Maski ne pouvait guère douter de son humeur, qu'il fût mineux, minable, déraisonnable en menaçant sa compagne bottée de cuir, le mollet troussé, si jolie, si provocante, si digne de jalousie. Dans la vitrine des bijoutiers de Varsovie, la face ronde, extasiée, bonhomme et radieux, se montrait le soleil en argent ou en cuivre qui saluait l'année de Copernic. Le drôle de type, petit de taille, caché sous l'arbre, fâché, argumentant, gesticulant, parlant pour rien à sa jeune compagne, se laissait emporter par la foule à côté de Maski, honteux comme de son manteau de cette scène d'amoureux, vers le passage souterrain. Mais voici : à l'entrée du tunnel, la jeune femme s'échappa par la rue Marszalkowska et l'énergumène continua de discourir en s'adressant à Maski attentif, plein de pitié, nullement honteux à présent que le duo avait lieu entre lui et le simple d'esprit, le malheureux fils d'Ogou Ferraille. Il l'écoutait dans le souterrain, tout aussi simple d'esprit que lui, ne comprenant rien de tout ce qu'il disait. Quand il arriva en vue de la sortie, Maski leva la main et dit : « Tak, Monsieur, je cherche à vous comprendre, car je ne suis jamais allé à la guerre. De plus, hélas! je ne suis en polonais qu'un mot, le mot tak, et je ne suis pas tout à fait sûr qu'il dise oui. Monsieur, croyez-m'en : je suis désolé et innocent ».

Le pauvre fils d'Ogou Ferraille s'était tu au geste de Maski. Il l'avait écouté avec beaucoup de déférence. Où donc la guerre, avant de le rendre fou, l'avait-elle mené? Il s'arrêta dans le souterrain, près de la sortie qui donne sur les jardins du Palais de la Science et de la Culture : « Ah, Monsieur! Monsieur, je vous en prie, excusez-moi ». La guerre l'avait bien mené jusque dans le nord de la France, en Alsace d'où venait le maudit Français, le psychiatre de prison B. Schmitt, le propagandiste d'Ogou Ferraille. Ils se donnèrent la main. Maski continua vers le jardin. Le malheureux redescendait dans le souterrain.

JACQUES FERRON